À voir aussi au Reflet

© Fabienne Rappeneau

Spectacle du Nouvel An

Les Sea Girls - Dérapage

Pierre Guillois

Mercredi 31 décembre - 17h30 et 21h30

© Mihaela Bodlovic

Théâtre, marionnette

Dimanche

Cie Focus
Cie Chaliwaté

Dimanche 25 janvier - 17h

© Margaux Corda

Humour

Tiphanie Bovay-Klameth - Paix

Compagnie TBK

Jeudi 12 février - 20h

Le théâtre est fleuri par:

Vert Passion

Saison 25-26

Œuvrer son cri

Sacha Ribeiro

Cie Courir à la Catastrophe

Jeudi 4 décembre 2025, à 20h

Théâtre
Durée: 1h45

Avec
Logan De Carvalho
Alicia Devidal
Marie Menechi
Simon Terrenoire
Alice Vannier

Mise en scène
Sacha Ribeiro

Texte
Écriture collective d'après une proposition de Sacha Ribeiro

Scénographie et régie générale
Camille Davy

Lumières
Clément Soumy

Costumes
Léa Émonet et avec au plateau Lisa Paris

Vidéo
Jules Boquet

Régie son
Nicolas Hadot

Production
Compagnie Courir à la Catastrophe

Coproduction
Théâtre des Célestins

Avec le soutien de
Ateliers Médicis

le Reflet

NOTE D'INTENTION DU METTEUR EN SCÈNE, SACHA RIBEIRO

Ce spectacle est écrit comme un « texte à trous ». L'idée est qu'il soit le plus adapté possible à chaque théâtre dans lequel nous allons le jouer. Le lieu où se déroule la pièce n'est jamais un lieu fictionnel, il s'agit bel et bien du théâtre qui nous accueille lui-même, avec son histoire, mais plus largement l'histoire de la ville/du quartier avec ce théâtre et la culture plus largement. En complicité avec les lieux, un travail de documentation est essentiel en amont de l'accueil du spectacle afin de pouvoir adapter le mieux possible celui-ci et en faire une création « unique » à chaque fois. Cette adaptation sera plus ou moins forte en fonction des désirs et des possibilités des lieux qui nous accueilleront.

Dans « Œuvrer son cri », un groupe d'artistes, occupe son lieu de travail, un théâtre. Celui-ci est fermé depuis maintenant quelques mois et on ne sait pas ce qu'il va devenir même si de nombreux bruits courent : il va être détruit ? Transformé en centre commercial ? En parking ? Ils occupent le terrain. Après avoir pris « possession » des lieux, entre l'invention de leur quotidien partagé et la mise en oeuvre de leur projet d'occupation, iels décident de faire ce qu'iels savent le mieux faire, du théâtre. Saisi·e·s par le réel envahissant du combat qu'iels sont en train de mener, iels s'engagent dans les répétitions d'une pièce de théâtre qui raconterait cette occupation: leur occupation. On ne sait donc plus si on assiste à la véritable occupation qui a eu lieu, aux répétitions du spectacle ou au spectacle lui-même. Ces trois temporalités s'entremêlent et se confrontent pour venir questionner notre rapport au réel et à la fiction, et, ainsi, troubler sans cesse le temps et la vérité du récit. Cette pièce de théâtre dans le théâtre fait elle-même référence à d'anciennes occupations qui ont vraiment eu lieu et aux combats de chacune d'entre elles :

En Mai 68, le Théâtre de l'Odéon est occupé par des étudiant·e·s mais également par des artistes et technicien·ne·s qui souhaitent se réapproprier un lieu qu'iels qualifient de «lieu de la culture bourgeoise» et dans lequel iels ne se reconnaissent pas forcément. En 2013, l'ancien Théâtre de la Place de Liège est occupé par des étudiant·e·s comédien·ne·s, vite rejoint·e·s en nombre, et devient le TALP (Théâtre à La Place) pendant presque un an. Ce lieu devait être détruit et la mairie n'avait pas de nouveau projet. De 2014 à 2017, le Théâtre Valle de Rome est occupé par de nombreux·ses artistes qui luttent contre la privatisation de ce lieu emblématique de la ville. Bien que chacun de ces événements ait un historique bien singulier, lors de ces occupations, parfois le travail a continué différemment, parfois l'activité s'est arrêtée temporairement afin d'inventer autre chose. Ces lieux ont pris alors une autre fonction et ont transformé par exemple leurs murs en salle de réunion pour accueillir des assemblées générales ou encore en habitat pour loger celleux qui en ont besoin.

Dans notre fiction, 5 comédien·ne·s et leurs complices technicien·ne·s, pendant plusieurs jours, essaient de construire ce projet théâtral devant nos yeux. Iels s'essaient à dire des paroles qui ne sont pas les leurs, iels cherchent comment traduire théâtralement tout cet héritage, tentent plusieurs manières d'occuper l'espace, d'éclairer la scène ou encore de se costumer. Iels naviguent à vue entre différents codes théâtraux afin de trouver l'endroit le plus juste pour s'emparer de ce sujet. Nous sommes témoins de leur laboratoire théâtral.

L'occupation en elle-même et le fait d'en faire théâtre s'influencent l'un l'autre perpétuellement. Les artistes sont évidemment modifié·e·s par leur vie quotidienne qui est bousculée ainsi que par toute la documentation qu'iels amassent pour leur projet et par les questionnements qui se posent à elleux dans leur travail. Au fur et à mesure que les jours passent, leur légitimité — à occuper ce théâtre et à décider, à elleux seules, qu'il est absolument nécessaire que ce lieu reste un théâtre, — s'en trouve ébranlée. Iels décident entre autre, d'organiser une assemblée avec les habitant·e·s afin de discuter avec elleux de l'avenir de ce lieu et de ce qu'iels souhaiteraient pour leur ville/leur quartier.

L'idée n'est évidemment pas de faire un spectacle sur les artistes pour les artistes. Mais c'est en parlant à partir de ce que nous connaissons bien, et en interrogeant la fonction du théâtre dans la société, dans la vie de celles et ceux qui le pratiquent mais surtout au moment même où il se fabrique, que nous pensons que ce projet peut parler universellement à tous·tes et de tous·tes. En faisant théâtre des contradictions de nos métiers, de nos interrogations quant à leur nécessité, et de nos réflexions quant aux moyens de lier ou non l'art et l'action politique, le théâtre devient alors un moyen évident pour parler plus largement du rapport intime de chacun·e à son désir de cohérence et à ses inquiétudes politiques. Aussi certain·e·s actions politiques peuvent venir bouleverser nos vies et nous poser la question : « jusqu'où nous sommes prêt·e·s à aller pour quelque chose que l'on croit juste ? ».

Ces dernières années, j'ai la sensation que le milieu culturel a mis beaucoup de temps à s'insérer dans certaines luttes, luttes qui le concernaient aussi pour la plupart, comme si nous étions toujours à part — dans une culpabilité d'être déjà trop privilégié·e·s ou encore dans l'illusion arrogante d'être au-dessus d'un système auquel nous sommes pourtant si étroitement lié·e·s. Être intermittent·e du spectacle, c'est dépendre d'un système d'assurance chômage spécifique. Travailler dans le spectacle vivant ce sont des temporalités particulières, c'est un rapport au quotidien qui diffère d'autres activités salariales, c'est souvent une recherche d'émancipation face à une certaine norme et des formes d'appréhension du travail qui tentent de se réinventer sans cesse, c'est être soumis·es à des conditions financières particulières pour chacun·e et pour chaque projet, avec parfois un salaire — et parfois pas — pour le travail qui a été accompli.

« Esssayer encore, rater encore, rater mieux »

Samuel Beckett